

Histoire et anthropologie
du peuple bamiléké

Du même auteur :

Parlons bamiléké. Langue et culture de Bafoussam,
Paris, l'Harmattan, déc. 2008.

Dieudonné Toukam

Histoire et anthropologie
du peuple bamiléké

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2010
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-11827-0
EAN : 9782296118270

A mes parents :
M^{me} veuve Anne Foka
Et le notable Ta'a Dje Foka Jean,
Avec une pensée toute particulière pour sa tendre mémoire.

Remerciements

Nos sincères remerciements à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à la réalisation du présent ouvrage. Il s'agit, en particulier : de différents chefs et hauts dignitaires bamiléké, pour leurs nombreuses révélations ; de l'éminent égyptologue Moustapha Gadalla ; de M. Assef (Caire, Egypte) ; du D' Prince E. Noumi (ENS, Yaoundé) ; de hauts dignitaires traditionnels tels que Ta'a Dji Médje (le père et l'actuel), Ta'a Té'dâ Meppé Membou, Ta'a Mekui Tatsièkam, Ta'a Sa'ha Fossouo Kong II (feu Koagne), feu Ta'a Dje Foka Jean, Ta'a Sa'diè Taguientchueng II ; de H. Tagne « Mewe », pour son inestimable contribution dans l'enquête sur l'Affaire du « Soter for Big Big Water » ; du personnel du Sultanat bamoun, à Fouban ; de M^{me} Jeanne Metsemo ; de MM. Justin Noubissi Pokam, A. Sighoko Fossi, Marcel Kwédi, David Soup, L. Sandié, D. Noumssi, L. Deffo Djoumessi et Jules R. Mebou ; de M^{mes} & MM. Jacob Djoumessi, André B. Koagne, Z. Tiégoum et F. Nouhou ; de M^{me} Geneviève Toukam, ma harpe éolienne ; et des amis Bienvenu Boum, Jacob Koagne, Patrice Tewa Tagne (Paris, France), Samuel Fosso Wamba (Montréal, Canada), pour bien de choses ineffables.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le présent essai est, d'une part, un droit d'éclairage face aux nombreuses interprétations concernant l'origine réelle des Bamiléké¹, peuple autochtone de l'Ouest et du Nord-Ouest Cameroun notamment. Groupe de Baladis d'Égypte partis des berges du Nil vers le IX^e siècle, il s'agit d'un peuple non bantou, entouré de Bantous. De plus, ce peuple a également la particularité d'avoir un territoire francophone d'un côté et anglophone de l'autre. La vérité brute sur les origines et l'anthropologie du peuple bamiléké a reposé d'abord sur la tradition orale, résultante de récits étiologiques², de récits historiques, de souvenirs personnels, de commentaires explicatifs, de témoignages, de notes occasionnelles, de proverbes, de l'onomastique (noms de lieux et de personnes), de chansons populaires, de codes et symboles, et d'assertions et autres informations d'ordre généalogique et dynastique, etc. Une vérité brute qui sera confirmée par la rencontre des Baladis et des écrits les concernant, ainsi que par le parcours d'une partie de la probable trajectoire des Bamiléké depuis l'Égypte jusqu'au pays tikar. Mais avant, les travaux et réflexions de l'égyptologue Moustapha Gadalla, en particulier, ont permis de corroborer le lien entre Baladis d'Égypte et Bamiléké. En outre, des rapprochements linguistiques ont étayé la thèse de la littérature orale sur la trajectoire des Bamiléké au cours de leurs mouvements migratoires depuis les berges du Nil.

D'autre part, l'ouvrage se propose de projeter un spectre lumineux sur quelques aspects de la civilisation des Grassfields et, en particulier de Bafoussam, chantre du pays bamiléké : chefferies, sociétés secrètes, rites initiatiques, cosmogonie et spiritualité, malédiction, médiumnité, perception de la famille, du mariage et de la mort, modes de vie et de pensée, etc.

¹ Terme un peu récent (époque du Cameroun sous mandat de la SDN) issu d'un dialecte bamiléké de la Ménoua (région de Dschang) et sans aucun rapport avec les origines du peuple en question.

² Défini par J. Ziegler comme étant « l'ensemble de récits qui tendent à donner une interprétation de l'origine de tous les éléments de la culture et de la nature, sans toutefois faire appel aux méthodes d'explication religieuse. » (*Le pouvoir africain*, Paris, Ed. du Seuil, Coll. Point Civilisation, 1979, p. 211).

L'ouvrage a deux parties essentielles. La première partie fait le point sur les recherches que nous avons menées sur l'origine des Bamiléké. Cette partie traite donc de l'origine des Bamiléké et de la place de ce peuple dans l'histoire du Cameroun, entre autres aspects essentiels. Au terme d'un découpage minutieux des informations recueillies, il ressort que ce peuple vient d'Égypte. Bien entendu, tous les peuples africains ou non viennent du Nil, le berceau de l'humanité. Les Bamiléké ont cependant ceci de particulier qu'ils seraient le dernier peuple à partir de cette région du continent, vers le IX^e siècle seulement de notre ère.

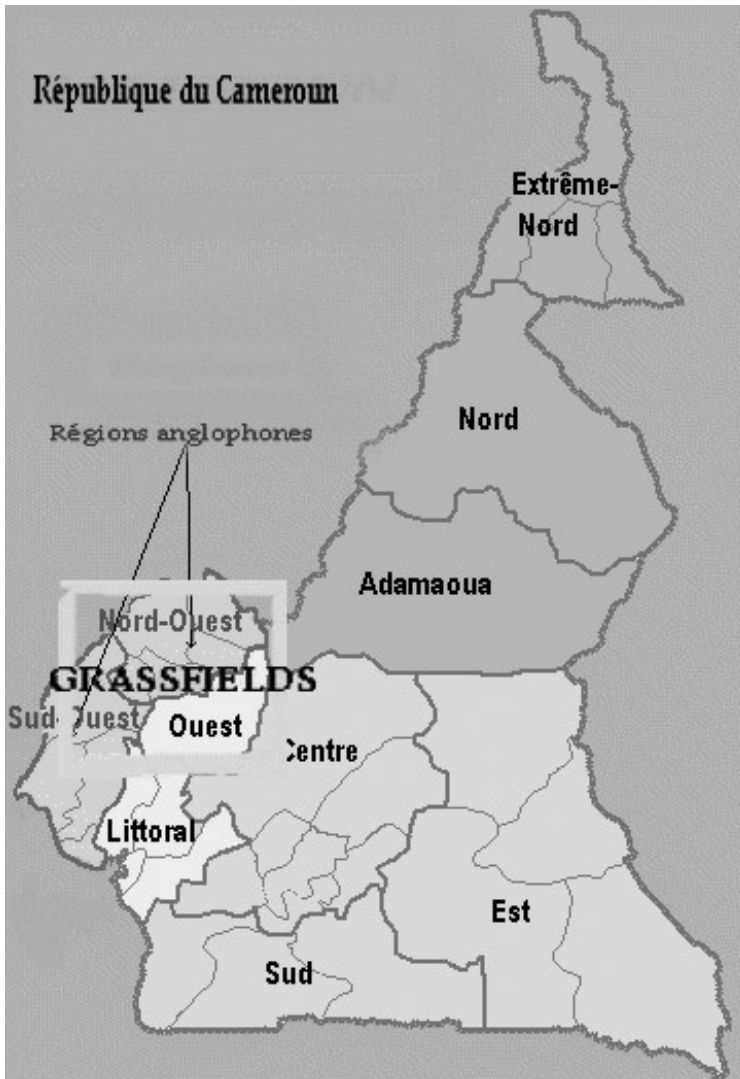
Dans la littérature orale, par exemple, il existe de nombreux éléments historiques, en particulier sur les guerres successives que les Bamiléké menèrent contre d'autres peuples (les Peuls par exemple), après qu'ils eurent traversé de « grandes étendues de savanes et des falaises escarpées », sur de longs mouvements migratoires « à travers des terrains secs, sans eau, et couverts de sable », etc. Ces détails topographiques sont sans équivoque. De même, les faits abondent sur le passage de la momification de corps entiers de personnalités baladi (ancêtres des Bamiléké) à la conservation des crânes seulement (pratique bamiléké actuelle). Le travail du terrain a permis de croire que les Bamiléké, dans leur long voyage en direction de la région tikar, traversèrent effectivement plusieurs affluents du Nil, les royaumes de Ouaddaï et du Kanem Bornou, entre la région nilo-soudanaise (région sahélienne) et le Lac Tchad ; et que cette trajectoire présumée des Bamiléké fut parcourue entre le IX^e et la 2^e moitié du XI^e siècle environ. Le peuple en question descendra le plateau de l'Adamaoua actuel pour s'installer dans la région tikar vers l'an 1150. Il se divisera en groupes pour traverser la rivière du Noun tandis qu'une partie restera de l'autre côté de la rive, les Bamoun actuels.

Bien plus, nous nous sommes intéressés au rôle que les Bafoussam, premier groupe à franchir la rivière du Noun, avaient joué, d'une part, pour que d'autres groupes franchissent le cours d'eau à leur tour, et d'autre part, dans la création d'autres groupements en pays bamiléké.

Par ailleurs, les nombreux traits étudiés de la civilisation de l'Égypte pharaonique chez les Bamiléké vont confirmer, de manière plus convaincante, les origines de ce peuple : traditions ancestrales, philosophie et cosmogonie, spiritualité, etc.

La dernière partie de ce document rassemble l'essentiel sur la société et la culture bamiléké en général, et sur le groupement bafoussam en particulier. C'est ainsi qu'elle restitue une certaine vérité sur l'histoire de la chefferie et de la famille régnante, met un terme à des contre-vérités concernant les croyances et différentes pratiques rituelles au sein de ce peuple, met les sociétés secrètes et certaines pratiques mystiques et divinatoires sous le coup des projecteurs et, bien sûr, revisite l'organisation traditionnelle, le noyau familial ainsi que les associations et groupes de danse, entre autres spécificités socioculturelles.

Il se peut donc, on s'en doute, que le présent ouvrage soit, dans une certaine mesure, à la fois justiciable de l'histoire, de la sociologie et de l'anthropologie en général.



Pays bamiléké (Grassfields), au Cameroun :

Le territoire bamiléké est partagé entre une zone francophone (l'Ouest, 3/5^e de ce peuple) et une zone anglophone (Nord-Ouest et Sud-Ouest).

Première partie :

L'HISTOIRE DU PEUPLE BAMILÉKÉ

I- GÉNÉRALITÉS

LE TERRITOIRE BAMILÉKÉ

Comme on le verra plus loin, les Bamiléké, peuple baladi parti des berges du Nil vers le IX^e siècle de notre ère, sont les autochtones de la grande zone montagneuse du Cameroun occidental, qui englobe les régions (provinces) actuelles de l'Ouest, du Nord-Ouest et une partie du Sud-Ouest. Il s'agit de la zone des Grassfields, qui serait, selon toute probabilité, constituée en majorité de Bamiléké, qu'ils soient de souche ou issus d'un certain métissage avec d'autres ethnies plus ou moins historiquement corrélées à eux.

En faisant abstraction des intenses mouvements migratoires internes des Bamiléké vers le Mounjo, Kumba et d'autres contrées du Cameroun, qui ont débuté peu avant les années du « Maquis » (1940-1965), les 3/5^e des Bamiléké occuperaient les terres de la région francophone, tandis que les 2/5^e restants se trouveraient en région anglophone (Nord-Ouest et Sud-Ouest). C'est un peuple qui, après la division du XIV^e siècle³, subira une autre de plus ou moins égale envergure lorsque la France et la Grande-Bretagne se partageront le Cameroun en deux au terme de la décision de la Société des Nations en 1919. Les Bamiléké anglophones actuels (de Bamumbu et Fontem à Awing, Njinikom, Nso, Sagba, Bafut, etc., en passant par Mankon, Bali-Nyonga, Nseh, Talla ou Kom)⁴ se couperont donc de leurs frères de Bafoussam, Mbouda, Bangou, Foumban, etc. pendant plus de 40 ans (1919-1961) et ne se réuniront à nouveau physiquement qu'à l'indépendance totale du Cameroun (en 1961, avec la partie anglophone). Réunification physique car, selon nos informateurs, les Bamiléké – comme les Sawa (et les leurs du Sud-Ouest) – parvinrent à contourner pendant tout ce temps la barrière « coloniale » qu'il y avait entre eux pour se rencontrer grâce à ce qui leur était culturellement propre et échappait au pouvoir de l'occupant : totems, sociétés secrètes, mysticisme, dons d'invisibilité, lévitation, etc. Sans cela, les conséquences de cette séparation de quatre décennies auraient été plus dévastatrices ; en effet, ce temps suffisait pour que des

³ On le verra plus loin dans le présent ouvrage.

⁴ On compte plus 70 villages et sous-villages bamiléké (plus de 25 dans le seul département de la Donga-Mantung) dans la région anglophone du Nord-Ouest, et 5 dans le Sud-Ouest.

génération entières disparaissent et que leurs descendants n'aient plus pour seuls repères que des assertions et autres faits généalogiques sur leurs ancêtres, la similitude dans les noms de famille et de lieux, ainsi que le rapprochement linguistique – qui a lui-même subi un coup infernal – pour se convaincre d'un lien de sang entre les Bamiléké francophones et leurs frères anglophones. D'ailleurs, c'est bien le cas aujourd'hui parce que nombreux sont ces jeunes des Grassfields qui ne reconnaissent aucun quelconque lien historique et de sang entre les Anglophones du Nord-Ouest, par exemple, et les Francophones de l'Ouest.



Relief du pays bamiléké : montagnes, vallées et bas-fonds.

BAFOUSSAM : LE POINT DE DEPART

Afin que chacun situe mieux le pays bamiléké, qui s'étend à l'Ouest et au Nord-Ouest Cameroun notamment, il convient de présenter l'espace où s'installa le premier groupe bamiléké au lendemain de la dislocation de ce peuple en région tikar. Bafoussam, puisqu'il s'agit bien de lui, est aujourd'hui, à maints égards, le chantre de toute la civilisation des Grassfields : non seulement son fondateur, premier fils du dernier souverain unique de l'ensemble des Bamiléké, y transporta l'essentiel du proprement bamiléké, mais également il engendra presque tous les autres groupements bamiléké dès le début du XV^e siècle. Bafoussam est à la fois la ville-capitale des Bamiléké et le village des premiers Bamiléké de la localité. Autant il fut le point de départ de la toile bamiléké qui s'étendit de toutes parts (de Bafoussam au grand Mbam actuel, de Bafoussam à la vallée de Banso, etc.), autant il reste le carrefour et la

voie de passage privilégiée pour aller dans toutes les contrées de l'Ouest et du Nord-Ouest notamment.

1. Aspect géophysique

Bafoussam, chef-lieu de la région de l'Ouest Cameroun, est situé à quelque 280 km de la capitale Yaoundé, et à un peu plus de 300 km de la ville de Douala ; ce village-ville constitue l'une des trois plus importantes agglomérations du Cameroun.

Bafoussam et ses environs se trouvent dans une région de montagnes et de plateaux qui alternent naturellement avec de vallons et vallées. La végétation dominante est la savane. Une vue panoramique indique de grands espaces cultivées, de parcelles en friche, le tout encerclé par des arbres qui forment des haies, sortes de limites créées entre les différentes concessions : le paysage de bocage. Dans les vallées et bas-fonds des zones rurales, on rencontre généralement des raphiales, le plus souvent arrosées par des cours d'eau ; Au-delà de sa qualité de plante économique, le raphia aide à retenir de l'eau pour les cultures de vallée ainsi que pour l'usage domestique. Pas étonnant donc qu'à plusieurs endroits d'un village, il y ait de l'eau potable et fraîche sous les nombreuses racines de raphia, comme à Totchuieng, entre les quartiers Ndiengdam et Ndiengso.



Une raphiale, réservoir d'eau fraîche.

Limité à l'est par le Noun et à l'ouest par Bameka et Bamougoum, le village Bafoussam s'arrête au sud à la rivière Mlom de Mbô Bandjoun,

alors qu'au nord, il est délimité par Baleng et, encore une fois, par Bamougoum. Bafoussam a une forme effilée de l'est à l'ouest, poussé dans ses moindres retranchements au nord et au sud, notamment en raison de la perte d'une vaste partie de son territoire (Mbô et Foudzam, entre autres) à la fin de la décennie 1920. Le chef bandjoun d'alors dut user de ses relations avec le « colon » français pour ponctionner une bonne partie du territoire du groupement bafoussam.

Le peuple autochtone de Bafoussam a divisé son village en plusieurs quartiers et sous-quartiers, dont les chefs rendent compte au chef supérieur du groupement.

Les quartiers sont :

- à l'est, **Touəgwon (Fongou)**, **Gouenn**⁵, Famsəp (ou Touə'kouop, francisé Batoukop⁶) ;
- au centre et au nord, **Médzi** (francisé Bamendzi, c'est-à-dire littéralement : Bê Médzi⁷) ;
- à l'ouest, **Négwo** (francisé Banengo⁸) ;
- au sud, **Diandam (ou Ndiengdam)**⁹ ; **Ndiengso** et **Diambou** (souvent francisé Badiambou¹⁰).

2. Aspect humain

Bien avant les velléités d'urbanisation de Bafoussam, le village du même nom était peuplé aux 9/10^e de ses ressortissants autochtones. Comme on le verra plus loin, l'histoire de ce peuple donne une explication plausible à la difficulté qu'il y eut, pendant de nombreuses décennies, à établir un *distinguo* formel entre un Bafoussam et un Baleng, par exemple.

Vu son emplacement (carrefour et charnière entre plusieurs localités de l'Ouest et le Nord-Ouest Cameroun), le village Bafoussam est très vite

⁵ Qui englobe les sous-quartiers Voutsa'a, Tomdjo, Bougam, Nefo, Gouen Fo Taghe, ...

⁶ Inclut Djingaa, Tayəm et Dənsiəm.

⁷ Englobe Vava, Houkaha, Yanghou, Néfaa, Kessəng, Dzemuoum (Djemoum), Médzi Kan-Balon, Médzi Nwembè Souop.

⁸ Englobe Tamdza (Tamdja), Kouon-nəngmə (Négwo Antenne Télé), Négwo Gabon Bar, Négwo Brasserie, etc.

⁹ Englobe Zəm'yeng, une partie de Houmkam, Koùh Foguieng, Koùh Menam ; le secteur Souop Fotiè, etc.

¹⁰ Inclut Kâm, Médjo, une partie de Pfoùèh.

devenu une plate-forme du cosmopolitisme. Tout le monde y a accouru pour s'y installer, en particulier les populations en proie aux guerres tribales qui sévissaient dans certains coins reculés jusqu'au début du XX^e siècle. Il en découle que beaucoup de familles bafoussam possèdent au moins un ancêtre venu d'un village quelconque de la région des Grassfields. Bien que cette région s'étende jusqu'à la province du Nord-Ouest et la frontière avec le Nigeria, il reste que dans l'imagerie populaire le terme Grassfields, qui a donné « Grafi » ou « Glafi », selon le jargon local, ne renvoie exclusivement qu'au pays bamiléké de la région francophone. Or, les Bamiléké (« Grafi ») sont les autochtones non pas seulement de la région (province) de l'Ouest, mais également du Nord-Ouest et d'une partie du Sud-Ouest Cameroun.

2.1. L'activité agricole

Bafoussam se trouve dans une région paysanne par excellence. Compte tenu de la texture de son sol (terres à boues visqueuses et difficilement transportables sous l'effet de l'érosion), le peuple bafoussam, à l'instar de ses voisins, dispose de terres culturales fertiles. L'agriculture et le petit élevage constituent le moteur de l'économie du village. A cet égard, on se rend compte de l'importance que revêtent, aux yeux des Bafoussam, les plantations de Gouenn Fo Taghe, Foto, Tomdjo et Melanouə, entre autres. L'activité agricole est d'autant plus importante que le peuple bafoussam, confronté à l'insuffisance de terres due à la croissance démographique, a traversé la rivière Noun pour prendre des terres cultivables à bail chez son cousin bamoun. Il en est de même de quelques acquisitions foncières et des pratiques d'affermage effectuées chez le cousin du côté Nord, le peuple baleng, qui a le bonheur de posséder de vastes et riches terres.

2.1.1. Les principales cultures

Le peuple bafoussam a toujours placé les céréales et les tubercules au centre de ses habitudes alimentaires. Parmi les céréales, il convient de citer l'arachide (en bamiléké-bafoussam : *biyəng*), le haricot (*mkouéné*) – le haricot koki (*ghî mkouéné*) en a une valeur particulière –, le pois (*nzouə*) et la pistache¹¹ – *Cucurbita pepo*, *Cucurbitaceae* – (*dji'*) ; cette dernière a acquis au village une valeur symbolique incommensurable, à

¹¹ C'est bien un substantif féminin.

la faveur des cérémonies et rituels qui déroulent le tapis rouge à cette graine.

Mais c'est le maïs qui est incontestablement l'aliment-roi du village Fussep. Le couscous de maïs y est d'ailleurs le repas principal, qui prend une connotation unique lorsqu'il est accompagné du fameux « kuï », assorti du « dzəp kiəngmé » (légumes verts) bien assaisonnés.

Pour ce qui est des tubercules, Bafoussam est la terre des ignames, le blanc (*zoûh*) et le jaune (*nélièh*) en étant les principales ; il y a également le macabo (*mekebé*), la patate (*ngouh*), le taro (*pè*), le manioc (*tsassəm*) et les ignames foraines que sont le *zoûh gouéh* et le *güienn*. D'autre part, on cultive le café, la banane et les produits maraîchers tels que la tomate, le chou et d'autres légumineuses.



Champ de haricot clairsémié de tubercules, de bananiers et d'arbres fruitiers. A noter la culture par billonnage.

2.1.2. Les pratiques culturales

Au regard du relief de Bafoussam et eu égard aux types de cultures qui y ont cours, on y a pratiqué l'agriculture itinérante à l'époque où les terres en friche étaient nombreuses. L'écobuage (*tchiəp*) et l'agriculture par billons (*na'a mgouôn*) restent des pratiques en valeur. L'écobuage consiste à amasser le surplus d'herbes de l'aire à cultiver, à les ensevelir de moitié et à les brûler. Sur ces amas de terre brûlée, on sème généralement la pistache et les rhizomes de taro. Le billonnage, quant à lui, est la formation des billons, à l'aide d'une houe à manche recourbée

(*soùh gouenn*), lors du labourage du champ. Cette technique agricole convient en effet aux régions montagneuses : le billonnage combat l'érosion du sol.

2.2. L'élevage

Depuis quelques années, l'élevage avicole à petite échelle a cédé le pas à un élevage intensif en zone rurale, en particulier à Dəmsiəm, Batoukop, Diambou et Tomdjo. Plusieurs Bafoussam et ressortissants des villages voisins ont enfin pensé à opérer efficacement dans ce secteur, certaines fermes pouvant avoir jusqu'à cent mille sujets, poules pondeuses ou poulets de chair (poule : *gwôp*) confondues. La production d'œufs s'est multipliée par 1000 en quelques années et les marchés du pays et de l'Afrique centrale sont inondés.

L'agriculture de subsistance, à son tour, profite largement des engrais issus des excréments de la volaille. La fiente de volaille est en effet devenue un fumier d'appoint, voire un substitut aux produits de compostage ou des engrais chimiques.

Par ailleurs, on a toujours pratiqué l'élevage porcin à Bafoussam, tout comme dans d'autres régions de l'Ouest du pays. La production à grande échelle, toutefois, tarde à décoller. Quand à l'élevage de chèvres (*mve*) et moutons (*djidji*), il perd peu à peu du terrain.

2.3. Autres activités économiques

Il existe également des activités artisanales comme celles du forgeron (*tsouə lam*) – il n'y en a pas plus de deux pour l'heure –, du maçon (*dzəp-pah*), du menuisier charpentier (*chi mpələn, kouam pah*), du sculpteur (*gniəp mkétouok'é*) et du potier (*gniəp mkəp*). Le chasseur (*mah vouôm ; dzouon-vouom*), le cueilleur de vin blanc – vin de raphia ou de palme – (*dian kâ'a*), le médium (*guiəng gām, tchouo gām*), le guérisseur (*guiəng houə*), le tailleur (*ntām mzouə*), le vannier (*bāh mkiak, bāh mtétong*) et le tisseur de nattes (*bāh kiè*) ne sont pas en reste. Et pour finir, le village Bafoussam a toujours regorgé de commerçants (*mtən siəm, pe tən siəm*), notamment les vendeurs de denrées alimentaires (*tsouə'é tchî*), de vêtements (*mzouə*) et d'outils traditionnels.

3. L'administration traditionnelle

Depuis l'aune de sa constitution en tant que peuple sédentarisé – cela remonte au XIV^e siècle –, le peuple bamiléké, en général, s'est toujours

distingué par une administration bien hiérarchisée, à l'instar de toute société bamiléké. De tout temps, ce groupement a toujours eu à sa tête un chef (*Fo*) ; il est un chef supérieur (*Fo lepa*) assisté d'un adjoint, suivi de grands notables et de sous-chefs. Par le passé, le *Fo* avait le même piédestal qu'un empereur : tout-puissant, sa parole était la loi, contester sa parole était une abomination. Il était le détenteur de tous les pouvoirs, y compris le pouvoir mystique. Mais la vérité est que dans le labyrinthe du pouvoir traditionnel auquel seuls les grands notables ont accès, le chef n'est pas vraiment « celui qui porte tout le village sur la tête », selon l'expression bien connue au village. Au plan traditionnel, le chef supérieur dispose d'un pouvoir discrétionnaire, mais des pans entiers de ce pouvoir sont plutôt l'apanage d'un conseil de hauts dignitaires, même si le chef est mis en avant à l'occasion de toute cérémonie solennelle. Ce sujet est davantage traité dans la dernière partie du présent ouvrage.

II- ORIGINES DES BAMILÉKÉ

Il est bien dommage qu'il n'y ait pas assez de documents écrits sur l'histoire du valeureux peuple bafoussam¹², tant elle recèle d'enseignements et de marques de référence pour les générations présentes et à venir. C'est en effet l'un des groupements bamiléké dont la richesse culturelle suscite bon nombre de curiosités. Quant à l'histoire des Bamiléké en général, beaucoup de jalons ont déjà été posés, notamment depuis les années 1950 par des auteurs européens¹³, mais le chemin est encore long pour deux raisons majeures : (1) les Bamiléké eux-mêmes ne s'y penchent pas suffisamment ; (2) le Bamiléké a horreur de dévoiler certains pans de sa riche culture, et on comprend pourquoi les ouvrages des auteurs étrangers sur ce peuple sont souvent superficiels. D'ailleurs, que les Bamiléké maintiennent le couvert sur leur histoire et leur civilisation est caractéristique de l'Africain en général : « *[la tradition orale] est transmise – abstraction faite des quelques*

¹² A cet égard, l'ouvrage de Samuel B. Djimafo, intitulé *Bafoussam : Traditions et évolution* (édition personnelle, 1990, 90 pages), a été le premier grand coup de pioche. Dommage que ce document soit si succinct et, surtout, si rare !

¹³ Il y a lieu de citer : R. DELAROZIERE, *Les institutions politiques et sociales des populations dites Bamiléké*, Et. Cam., mémorandum III, Paris, 1950 ; R. LECOCQ, *Une civilisation africaine : les Bamiléké*, Paris, Présence Africaine, 1953 ; TARDITS, *Les Bamiléké de l'Ouest Cameroun*, Paris, Berger-Levrault, 1960.

observateurs étrangers qui la recueillent – par les membres du groupe exclusivement », affirme Jean Ziegler¹⁴. Aussi pensons-nous dévoiler davantage que les chercheurs étrangers. A propos de l'anthropologie et de la sociologie bamiléké, il nous a semblé nécessaire embrayer, à la fin, sur le cas particulier des Bafoussam, qui, de par l'histoire, constitue, faut-il le rappeler, le chantre même de la civilisation bamiléké.

II.1. L'Égypte : berceau de l'humanité et territoire noir

Les travaux du prof. Cheikh Anta Diop¹⁵ ont inauguré la réalité désormais inaliénable selon laquelle les premiers habitants du continent africain (donc d'Égypte) étaient des Noirs, et que l'Afrique est le berceau de l'humanité¹⁶. L'Égypte symbolisait toute l'Afrique, parce que le fleuve du Nil regroupait toute la vie du continent. Le Nil est le centre du monde, et particulièrement de l'Afrique. Moustapha Gadalla¹⁷, qui rappelle que presque tous les Égyptiens¹⁸ (donc les Africains) étaient noirs il y a encore 4000 ans, cite l'ouvrage de l'Égypte antique connu sous le nom d'*Hermetica*, dont le contenu, près de 2000 ans après, est d'une exactitude déconcertante. Par exemple, la formidable prophétie révélée dans *Asclepius III 24-26* est sans équivoque :

Ne savez-vous pas, Asclepius, que l'Égypte est une image du Paradis ou, plus précisément, que tout ce qui a été conçu et régi par le Ciel est venu en Égypte et a été transféré ici ? Si la vérité était révélée, notre patrie serait certainement le temple du monde entier.

Le même document annonce l'effondrement de l'Empire égyptien au moment où les divinités, les anges et Dieu, seront parties d'Égypte pour remonter au Ciel. Et alors, « *des étrangers occuperont la patrie et le territoire* » et « *la terre la plus bénite [...] sera remplie de sépultures et*

¹⁴ Jean Ziegler, op. cit., p. 208.

¹⁵ Cheik Anta Diop, auteur notamment de : *Antériorité des civilisations nègres*, Paris, Présence Africaine, 1967.

¹⁶ Donc, en toute logique, les premiers ancêtres de l'humanité, Adam et Eve, furent des Noirs, quoique certains peinent à le reconnaître. Qu'on se rappelle, avec Moustapha Gadalla, que « l'histoire (toujours colorée et dictée par l'intérêt) est écrite par les vainqueurs des derniers conflits » (www.egypt-tehuti.org/article/people-of-egypt.html - [accès en mai 2008]).

¹⁷ Moustapha Gadalla, éminent égyptologue, auteur notamment de *Historical Deception – The Untold Story of Ancient Egypt*, et de *Egyptian Cosmology – The Animated Universe*, T.R.F. Publishers.

¹⁸ Le terme est métonymique : Égypte renvoie à toute l'Afrique.

de cadavres ». Cela arrivera lorsque les Romains, puis les Arabes, occuperont Alexandrie et l’Afrique.

Il faut dire que les Africains parlaient des langues purement africaines, y compris les langues sémitiques. Car celles-ci sont désormais acceptées comme l’une des branches des langues afro-asiatiques, avec pour origine l’Afrique. Nicolas Faraclas¹⁹ a démontré que les langues sémitiques tirent leur racine de la région de Darfour-Kordofan, à la frontière tchado-soudanaise actuelle. De même, il s’est servi de preuves linguistiques, archéologiques et géographiques (climats...) pour tracer l’itinéraire pris par les langues nigéro-congolaises, nilo-sahariennes et afro-asiatiques, dans le cadre de leur expansion amorcée vers 10 000 avant notre ère.

Mais l’émigration des premiers habitants égyptiens irréductibles face à l’opresseur daterait de 391 av. J.C., période où le Romain Theophilus fut fait Patriarche d’Alexandrie et déclencha, comme le dit Moustapha Gadalla²⁰, « *une vague de destruction (qui) balaya terre d’Egypte. Les sépultures furent ravagées, les murs des monuments défigurés, et les statues effondrées. La célèbre Bibliothèque d’Alexandrie, qui contenait des centaines de milliers de documents, fut détruite*²¹ ».

II.2. Les Bamiléké, derniers Baladis émigrés d’Egypte

Parmi les Noirs, population majoritaire et autochtone d’Egypte, les Afrangis, minorité de Noire, s’aliénèrent à travailler et se soumettre à l’envahisseur, tandis que les Baladis, majorité silencieuse, demeurèrent irréductibles. Moustapha Gadalla expliquent que les Baladis, en Africains purs et profondément intelligents, refusèrent d’abandonner leurs traditions et leur religion au nom de la culture hellénique. Ils étaient – et

¹⁹ Nicolas Faraclas, *They Came Before the Egyptians: Linguistic Evidence for the African Roots of Semitic Languages*.

²⁰ Moustapha Gadalla, "The People of Egypt : Baladi, Afrangi, and Christians", in : <http://www.egypt-tehuti.org/articles/peoples-of-egypt.html> :

" *A wave of destruction swept over the land of Egypt. Tombs were ravaged, walls of ancient monuments defaced, and statues toppled. The famed Library of Alexandria, which contained hundreds of thousands of documents, was destroyed.*"

²¹ Les Romains, en réalité, vidèrent plutôt la bibliothèque-musée égyptienne afin d’en garder le trésor retrouvée dans la fameuse bibliothèque chrétienne de Rome, au Vatican actuel, longue de plusieurs dizaines de kilomètres. Les sectes occidentales appelleront les richesses emportées, la « Connaissance » (constatez le caractère absolu du mot).

restent conscients²²— de « *ne pas avoir besoin de la "lumière" des fanatiques chrétiens, étant entendu cette même chose qui est appelée Religion chrétienne existait déjà dans l’Égypte antique très longtemps avant l’adoption du Nouveau Testament* » (M. Gadalla).

Comme on le verra plus loin, le peuple bamiléké (Cameroun) est une partie des irréductibles Baladis, jaloux de leurs traditions, religion et modes de vie et de pensée ; c’est un peuple qui vit encore aujourd’hui en Égypte. On constatera que trop peu de choses ont disparu du riche héritage baladi (bamiléké), malgré des siècles de marche, de guerre et de fuite permanente jusqu’à la plaine tikar.

Les Bamiléké quittèrent la région d’Alexandrie pour s’installer un peu plus au sud, dans le Bas-Nil, précisément en Nubie. A cause des guerres, entre autres phénomènes, les Bamiléké descendirent progressivement vers le sud-ouest du continent vers l’an 800 de notre ère. Compte tenu de cette date relativement récente et de la fraîcheur de l’héritage culturel et sociopsychologique, entre autres, encore présent chez ce peuple de l’Ouest et du Nord-Ouest Cameroun, il s’agirait très probablement du dernier groupe d’Africains qui partirent de la région nilote.

L’un des héritages gardés de leur séjour en Nubie et en région nilo-saharienne reste aujourd’hui les traits de ressemblance qui existent entre les dialectes bamiléké et le nuer, langue de la région en question. Une douzaine de siècles plus tard, le temps et les migrations successives des Bamiléké jusqu’au pays tikar, puis outre-Noun, n’ont pas effacé tous les vestiges de cette langue nilote dans le bamiléké. S’il est fort probable que la langue bamiléké est un transfuge linguistique de la langue des Baladis, il reste évident que le bamiléké a subi l’influence d’autres langues nilotes et même bantoues, notamment au cours de la longue marche migratoire. Par exemple, en rapprochant le lexique de la langue bamiléké-bafoussam et celui du nuer-dinka (aujourd’hui 2^{ème} langue du Soudan), on se rend compte de plusieurs ressemblances. Certes, ces langues ont évolué avec le temps – et auraient porté d’autres noms par le passé –, mais les similitudes linguistiques sont indéniables et corroborent, elles aussi, la thèse qui veut que les Bamiléké aient traversé la région soudanaise au cours de leur migration. Nous avons choisi, à tout hasard, quelques mots :

²² Les Baladis, Noirs d’Égypte, constituent encore aujourd’hui la majorité dans la région, mais parce qu’ils ne sont pas musulmans, ils ne seront jamais sous le feu des projecteurs, explique M. Gadalla.